

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois... 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

AUX GOGUENOTS, LES CANDIDATS!

C'est tout ce qu'ils méritent, foutre!

LA PARLOTTE DE ZURICH EXPULSION DES ANARCHOS



Ne Votez pas, foutre !

« T'as raison, père Peinard, les élections sont de la roupie de singe. Pas moins, si nous ne votons pas, quèqu'il va arriver ? »

« C'est que le populo se désintéressant des élections, les réacs vont passer comme une lettre à la poste. »

« Du coup, gare à nous ! Déjà nous ne pouvons pas bouger le petit doigt, — après, ce sera pire : on nous serrera la vis dans les grands prix !... »

Eh foutre, voilà une réflex que plusieurs bons bougres m'ont poussé. L'argument vaut la peine d'y répondre, — d'autant plus que c'est le dernier auquel se raccrochent les gas que les votailles dégoûtent.

Les camaros, qui me posez la question, laissez-moi vous dire avant tout que ce sacré argument ne sort pas de vous : c'est un candidat qui, ayant le trac de rester sur le bitume, vous l'a soufflé dans le creux de l'oreille.

Rien que ça, nom de dieu, prouve qu'il est brenneux, — mais, passons !

Dépiotons l'argument, et tâchons qu'il n'en reste pas tripette :

D'abord les députés qui tiennent le gouvernail ont-ils la puissance de nous faire virer de bord, de manière qu'on recule dans le fin fond du passé ?

Mille dieux, non !

Les politicards sont une vermine qui vit à nos crochets, kif-kif la galle et les morpions vivent sur notre carcasse.

Mais, de même que la galle et les morpions ne peuvent pas arrêter la circulation du raisiné dans nos veines, nous foutre un bouchon au boyau culier, ou nous coudre la descente du gosier ;

De même, les politicards ne peuvent bouleverser profondément la mécanique Sociale.

Les morpions et la galle vivent à fleur

de peau, les politicards aussi ; les bouffe-galette vivent au-dessus et en dehors de la Société.

Evidemment, ils tirent à eux le plus qu'ils peuvent ; il leur est possible d'embobiner le populo par leurs menteries, de nous faire prendre des vessies pour des lanternes, mais ils ne peuvent pas nous faire reculer d'un saut de puce !

Les reculades sont superficielles.

Un progrès acquis, est acquis pour de bon, nom de dieu.

Exemple : les vieux se souviennent de l'assemblée de malheur, cette putain de chambre Versailleuse, plus royaliste que le roi. Les dépotés braillaient partout qu'ils allaient nous foutre Henri V sur le râble.

Tout était prêt ! A Versailles, on avait épousseté et reverni les guimbardes royales. Toutes les précautions étaient prises, toutes ! Jusqu'aux goguenots...

Quoique ça, tout enragés royalistes qu'ils fussent, quand le moment vint de faire « psitt ! psitt ! » à Henri Quinquet, les bouffe-galette canèrent.

Eux qui étaient plus royalistes que le

roi, retournèrent leur veste en deux temps et trois mouvements : ils votèrent la République, — telle que nous l'avons aujourd'hui.

C'était-il qu'ils en pinçaient pour la Raie Publique? Ah ouat!

Seulement, ils eurent le trac du populo, — la crainte d'un chabonais possible leur fit sacrifier Henri Quinquet.

La belle foutaise! Le lendemain comme la veille ils étaient les dirigeants et les richards.

Autre exemple : quand en 1815, Louis XVIII et toute la racaille émigrée rappliqua dans les fourgons impériaux, tous les ci-devant étaient dans la jubilation : les acheteurs de biens nationaux allaient être dégorés, là dîme serait rétablie, le roi de cuissage régnerait en plein!

Y eut rien de fait, mille bombes! Fallut en rabattre bougrement, car si le populo de France avait plein le cul de l'Ogre de Corse, il ne voulait rien savoir de l'ancien régime.

Les choses restèrent donc à peu près ce qu'elles étaient sous Buonaparte : y eut pas mèche de reculer!

Eh bien, foutre, ce que Louis XVIII et sa bande, appuyés par les Cosaques ne purent faire;

Ce que ne purent faire non plus une collection de marlous, tels que ceux de l'Assemblée de malheur;

Y a-t-il à le craindre, parce que quelques sales réacs auront damé le pion à des opportunards?

Foutre non!

Que les dépotés qui au 20 août vont sortir des tinettes électorales, soient en majorité réacs ou opportunards, ça ni fera ni chaud ni froid : ils ne pourront rien remanier de ce qui est acquis.

S'ils étaient assez cruchons pour l'essayer, le populo foutu en rage entrerait vivement en danse et le chambardement social commencerait illico.

Ceci dit, reluquons la question d'un autre côté : entre les réacs, les ralliés, les opportunards ou les radigaleux, quelle différence y a-t-il?

Pas bézef, foutre!

Les uns comme les autres sont des bourgeois : soit des gros proprios, soit des patrons, soit des avocats ou des médecins.

Tous ont des intérêts contraires aux nôtres; aussi, quand la Sociale montre sa crête, leur pognon étant en jeu, les nuances politiques sont foutues au rancard. Les salauds se rapapillotent comme cochons. En un clin d'œil, droitiers et gauchers fusionnent et il ne reste que des bourgeois féroces défendant leur magot.

On l'a vu à la Commune, nom de dieu! Y avait pas que des réacs à l'Assemblée de Versailles : y avait des républicains, voir même des socialos.

Peuh! Tous ces jean-foutre ont voté comme un seul homme des félicitations aux massacreurs.

Y a donc pas à se monter le job et à craindre de renforcer la réaction en ne votant pas. Dans la peau du bouffe-galette le plus radical, y a un réac qui roupille, prêt à s'éveiller au moment voulu.

Tenez, les camaros, l'an dernier, après la dynamitade de Ravachol, qui donc en pinçait pour renforcer la loi contre la presse?

Les républicains, mille dieux! C'est un radical qui attachait le grelot.

Au vote y a eu un méli-mélo espatrouillant : des enragés radicanailles votaient contre la liberté, tandis que des droitiers votaient pour.

J'ai encore rien dit des candidats socialos, venons-en à cette racaille :

Les animaux sont de deux sortes : les bourgeois qui, voyant que la Sociale a du vent dans les voiles, s'affichent socialos pour se faire élire.

Par le temps qui court, y a des réacs qui se disent socialos et aussi des opportunards.

Pour ceux-ci, y a fichtre pas d'erreur : faut pas voter pour eux, nom de dieu! C'est d'abominables fumistes qui sont prêts à toutes les canailleries pour nous rouler.

A côté, de ci de là, on reluque quelques bons fiex qui sont du populo, qu'on a eudoyés toute notre vie et qu'une circonstance fout candidats.

Ceux-là on les connaît; ils ont turbiné avec les frangins, ils ont enduré la mistouffe et en savent long sur les souffrances du populo. Il semble que voter pour eux ce serait foutre un riche coup de pied dans les fesses de la gouvernance.

Eh bien, non, mille marmites!

Faut pas plus voter pour eux que pour les autres.

D'abord, c'est un mauvais service à leur rendre : c'est de chouettes gas qu'on va expédier se pourrir dans les grandeurs. Une fois à l'Aquarium ils ne seront plus des prolos et il ne leur faudra pas grand temps pour chopper les sales façons des bourgeois.

C'est à peu près comme si les meilleurs d'entre nous devenaient patrons et contre-coups. La Sociale y trouverait-elle profit?

Evidemment non, vu qu'une fois sortis de la déche on ne penserait plus aux anciens copains. On se foutrait d'eux comme d'une vieille chaussette! D'autant mieux que les intérêts ne seraient plus les mêmes.

Qu'un prolo devienne patron ou dépoté, c'est du même tabac!

Pour lors, c'est calculer bougrement mal, que de voter pour les candidats ouvriers.

Si les types sont de riches fiex, francs du collier et besognant chouettelement pour la Sociale, gardons-les avec nous. Y a du meilleur turbin à faire dans les rangs du populo qu'à l'Aquarium.

Qu'ils foutent toute leur activité à expliquer aux pauvres bougres encore farcis de préjugés de quoi il retourne. Ça sera autrement galbeux que d'aller faire les crâneurs à 25 balles par jour.

Ah, si les jean-foutre de la haute n'avaient pas cette échappatoire du vote pour attirer à eux les fistons à la redresse, je ne les verrais pas blancs!

Ce qui les maintient, c'est cette sacrée manigance des élections : quand le populo a nommé un riche bougre dans lequel il a toute confiance, il se repose sur lui de son bonheur.

« Y a pas besoin d'avoir de nerf, ruminent les niguedouilles, le copain est là-bas, à Paris, il veille pour nous... »

Comptez dessus et buvez de l'eau, pauvres jobards!

Ce que votre riche gas fait à Paris, je vas vous le dire : il s'encoquine avec les marlous de la politique... Qu'on lui offre des chèques, craignez rien : il ne crachera pas de-sus!

Il est perdu pour le populo!

Pourtant, mince de chouette turbin qu'aurait fait cet oiseau, si au lieu d'en pincer pour la députation il avait poussé un flambeau de ce calibre : « Non, les amis, ne votez pas pour moi. Y a rien à foutre à l'Aquarium, faut s'en éloigner comme de la peste. Restons ensemble et alignons-nous pour que le chambard social ne traîne pas trop. »

Un dépoté socialo de plus ou de moins, ça ne fera pas plus qu'un crachat à la Seine.

Y en aurait-il même 45, comme à l'Aquarium allemand, que ça ne changerait rien.

Mais, une supposition : imaginez qu'au 20 août y ait une circonscription ou un bon tas d'électeurs se disent : « Soupé, on ne vote plus! » tellement qu'à l'épluchage des torche-culs on ne trouve pas le nombre nécessaire pour que l'élection soit valable.

Sale coup pour la fanfare gouvernementale! Vous entendriez les chameaux brailler comme des porcs qu'on saigne.

Mille dieux, ça les effaroucherait autrement que dix élections de socialos!

Dame, on peut leur envoyer autant de socialos qu'on voudra, ils s'en tamponnent le coquillard! Il reste toujours acquis que les votards qui les ont élus ne trouvent pas la mécanique sociale trop mal agencée puisqu'ils poussent à la roue pour la faire marcher.

Or, comme la société actuelle se maintient en équilibre simplement parce que nous lui donnons notre appui, il ne faudrait pas des foulditudes espatrouillantes d'abstentions pour la détraquer complètement.

C'est une carcasse qui a ça de commun avec notre coffre : un pochon sur l'œil, ni même un coup de matraque, ne nous assomment... mais, il suffit d'un rien, gros comme la tête d'une épingle, faisant des galipètes du côté du cœur, ou vers un autre endroit sérieux, pour nous faire tourner de l'œil subito.

Sur ce, les bons bougres, concluons :

Je vous ai prouvé qu'il n'y a pas à se tarabuster, crainte de voir des réacs, des opportunards ou des radicanailles élus... Ça sera toujours kif-kif bourriquot!

Je vous ai prouvé qu'au lieu d'expédier à l'Aquarium des gas à la roue, il est plus utile de les conserver par devers nous.

Or donc, faites le vide autour des tinettes électorales, c'est ce qu'il y a de plus huf et de plus bath!

Ratichon Assassin

Sauf quelques rares vieux ratichons de la campluche, — comme qui dirait des merles blancs, — qui sont tellement abrutis qu'ils croient eux-mêmes aux affreuses blagues qu'ils racontent, le gros des cléricochons sont des crapules et des putassiers. Ça, tous les bons bougres, qui ont pour deux ronds d'idoches dans le ciboulot, le savent.

Pas moins, comme à crapule y a toujours crapule et demie, y a parmi les gorets ensoutanés quelques salops de marque, comme on n'en rencontre pas tous les jours dans les usines à bondieu.

Eh bien, les aminches, je sais pas s'il avait la queue en tire-bouchon, mais l'abbé Wathélet, dont je veux vous jaspiner les abominations, était un rude cochon.

Si je dis *étail*, c'est que le salop vient de crampser à la suite d'une chiasse carabinée, attrapée à force de boire des vertes. La bourrique ne désoulaît pas, histoire de se foutre du cœur au ventre, c'est-à-dire un cœur de tigre sanglant. Et encore faut-il que je fasse des excuses aux tigres pour les avoir comparés à ce bandit.

Le salop en question faisait partie, comme aumonier, de la bande Dodds, le grand égorgé de femmes. Dès qu'un des membres de cette bande crevait, soit de la colique, soit à la suite d'un riche coup de flingot ou de sabre dahoméens, le Wathélet se foutait à murmurer un demi-setier d'oremus, s'enfilait un pernod à la santé du machabée, et oust, en route pour d'autres estourbissages de moricauds.

Seulement, au lieu d'arrêter les frais aux *De profundis*, aux sacrements et autres trouducuteries du même calibre, le porc cherchait à se distraire de plus riche façon. Comme il avait appris à prêcher le : « Aimez-vous les uns les autres », fallait bien qu'il prouve son amour pour les négriots, qui, suivant son putain d'évangile, sont fils du même père des mouches que les blancs.

Or donc, le salop, qui avait toujours les profondes de son jupon bourrées de cigares, — de chouettes londrés! — et qui se voyait tout le temps emmerdé par les troubades mendigotant ses mégots, inventa un truc abominable.

« Ecoutez, les amis, qu'il disait, vous vous cassez la margoulette pour les mégots que je fous par terre. Mais, quoique vous diriez, si bibi vous baillait des cigares pour de bon? » (Et pour bien allumer les troubades, il leur montrait une poignée de fumerons.) « **Eh bien, tous ceux qui m'apporteront une caboche de Dahoméen en auront un.** »

Et le soir même, un foultitude de misérables assassins vinrent relancer le Wathélet dans sa tente, tenant chacun une sanglante tête de Dahoméen ou de Dahoméenne dans la patte. Plusieurs même en avaient deux, d'autres trois. Et, en ricanant, l'abominable ratichon faisait sa distribution de cigares. La vache était tellement fier de cet exploit, qu'il le racontait lui-même aux reporters des quotidiens venus pour lui tirer les vers du nez. « J'en donnais, monsieur, j'en donnais des cigares; souvent il m'en manquait et il fallait m'approvisionner à nouveau. »

Le *Matin*, le canard du vidangeur Constans, ajoute aux récits des prouesses du Wathélet, que celui-ci était très fort « pour propager l'influence française dans les colonies. »

Oui, foutre! C'est bien ça! Voilà ce que j'appelle parler franc!

Propager l'idée « française », c'est : assassiner, piller, incendier et chouriner!

Dans les colonies, les Angliches, les Hollandais, les Alboches et les Espagnols font kif-kif.

Nom de dieu de nom de dieu!

Si un de ces quatre matins les culs-jaunes, les gueules noires ou les peaux-rouges se foutent en révolte sérieuse et grillent jusqu'au dernier les *civilisateurs* qui viennent les emmerder et les assassiner chez eux, ça ne sera foutre pas volé!

Et c'est pas bibi qui chialera, nom de dieu!

An contraire, le vieux gniaff verra la déconfiture des envahisseurs avec bougrement de plaisir : ils n'auront que ce qu'ils méritent, — qu'avaient-ils besoin d'aller fricotter par là-bas.

LA PARLOTTE DE ZURICH

Et, foutre, les grands chefs pisse-froid ne sont pas à la noce!

Ils avaient pourtant pris leurs précautions avec bougrement d'astuce et ils espéraient avoir réussi à éliminer les anarchos.

Tralala, y a rien de fait! Les anarchos ont la vie dure, nom de dieu! Quand on croit les avoir noyés ils reviennent sur l'eau, — et foutre, c'est pas pour taire leur bec! Illico, ils se remettent à crier : « Casse-cou! » ils ne se gênent pas pour débiter les ficelles et démasquer les fripouilleries des socialos à la manque.

Aussi, mille dieux, on comprend que les grands pontifes qui n'ont d'autres visées que de chopper toute chaude la place des bourgeois, et exploiter à leur tour le populo, les aient dans le nez.

Par exemple, les bons bougres qui se laissent embobiner par ces marlous, qui coupent dans les ragougnasses du Quatrième Etat, ceux-là, n'ayant pas les mêmes haines que leurs grands chefs n'en veulent pas à mort aux anarchos.

On l'a vu à la Parlotte : les pontifes ont réussi à faire expulser une vingtaine d'anarchos. Mais, crédieu, y a eu du tirage!

Quoique pistonnés dur et ferme, habitués à l'obéissance, les délégués ont un peu refoulé à la sale besogne qu'on leur commandait : ils ont obéi, mais en renaudant.

La grande chamaille est venue au sujet du règlement que les chefs ont maquillé à Bruxelles y a quelques mois et, ousqu'il est dit que pour être admis au-Congrès, faut en pincer pour les élections et toutes les salopises politiques qui en découlent.

Turellement, les anarchos ne voulant rien savoir de ces cochonneries, on parle de les déporter.

C'est alors qu'un espèce de merdaillon français, un nommé Bonnier, vient dégueuler une vacherie que Guesde ou Bebel n'auraient pas osé dire eux-mêmes :

« Les anarchistes, qu'il braille, on peut les ranger en deux catégories : les agents provocateurs et les inconscients. Voilà pour eux! »

Il était fiérot, le baveux! Hein, lui qui n'a probablement jamais su que foier dans le cul de son grim pant, se payer le luxe de foutre des glaviauts sur les zigues d'attaque... Ce qu'il a dû se rengorger et se croire courageux : pauvre schnock!

Voilà qu'un riche fieu allemand, Landauer, un de ceux qu'on veut expulser, réclame la parole.

Sale coup, nom de dieu! Les gros matadors voudraient lui couper la chique, mais y a pas mèche. Singer, un gros youtre et exploiteur allemand, riche à je ne sais combien de millions, gueule qu'il faut que Landauer se taise.

Une parenthèse : (y a quelques temps, le Singer avait à Berlin une maison de confectations pour dames où les ouvrières ne gagnaient que des salaires de famine. Tellement, qu'elles

se foutirent en grève réclamant une augmentation. Ça fit du pétard, et Singer dut céder son bain à son associé... Pas cochon, le socialo!) Ceci dit, je reprends :

Pour une fois, les millions de Singer n'influencent pas le congrès : la parole est donnée à Landauer. Turellement, il proteste contre l'exclusion.

Après lui, c'est un engliche, le compagnon Mowbray qui fout chiquement les pieds dans le plat : « En Angleterre, qu'il jacte, y a quantité d'ouvriers qui pensent qu'un congrès n'est pas un tribunal d'inquisition et n'a pas à prononcer d'anathèmes. Sommes-nous dans un congrès ouvrier ou dans une simple réunion de socialos-démocrates? Je ne suis ni un agent provocateur ni un imbécile. Je suis un bon et convaincu trade-unioniste. Eh bien, je maintiens qu'il n'y a rien d'incompatible entre le fait d'appartenir à un groupement et l'opinion anarchiste. »

« On peut adhérer ou ne pas adhérer à un groupement, pas? Or, là où il y a choix volontaire, il n'y a pas contradiction avec les opinions anarchistes. Donc, vous n'avez pas le droit de fermer par avance la porte au nez des anarchistes. Vous ne pouvez pas dire : « C'est un anarchiste, crucifiez-le! »... »

Du coup, claquements de battoirs sur toute la ligne!

Puis, venant à ce sacré chiendent de parlementarisme, Mowbray continue :

« N'y a-t-il qu'une seule manière de comprendre l'*action politique*? Les révolutionnaires russes qui ont bombifié le tzar Alexandre II n'ont-ils pas accouché d'un acte politique? »

Et les applaudissements de ronfler à nouveau, nom de dieu!

« Vous-mêmes, démocrates-socialos-parlementaires, êtes-vous absolument et dans tous les cas opposés à l'emploi de la force? Vos propres discours disent le contraire. Eh bien, les anarchos sont des compagnons qui estiment que l'emploi de la force doit commencer un peu plus tôt. Voilà toute la différence! Regardez ces murs, que lisez-vous? La devise vingt fois répétée : « Travailleurs, unissez-vous! » Et vous voudriez commencer par voter des catégories et des exclusions? »

Cré pétard, les socialos à la manque baisaient le pif. Le riche pallas de Mowbray avait fait ruminer pas mal de délégués qui se prenaient à réfléchir et commençaient à trouver dégueulasse ce que leur ordonnaient les chefs.

Bebel s'est démanché pour remonter le moral aux types. Il leur a expliqué que les pancartes pendues aux murs : « Travailleurs, unissez-vous! » n'ont pas grande signification telles que. Elles ont besoin d'un brin de rallonge, c'est : « Travailleurs, unissez-vous... autour de l'assiette au beurre! » qu'il faut lire.

« Or, y a pas à barguigner, comme les anarchos sont partisans de foutre l'assiette au beurre en miettes, afin que chaque bon bougre puisse en avoir un tessou, y a pas d'entente possible avec eux. »

« Pendant des siècles et des siècles on discutait qu'on en serait au même point : Unissons-nous autour de l'assiette au beurre! Choppons-la aux bourgeois! que nous gueulerions. »

« Et à perpète les anarchos continueraient à nous rengâner : cassons l'assiette au beurre! »

« C'est entendu, y a pas mèche de fricotter avec eux, donc, expulsons-les! Moi Bebel, je le veux. Singer aussi. Et comme ce singe est millionnaire, faut lui obéir! »

Bebel n'a pas fermé son égout à paroles sans qu'il y ait des protestations.

A côté des applaudissements de ses larbins,

y a eu des huées et des cris : « C'est scandaleux ! »

Pas moins, on sentait que les millions de Singer étaient d'un sacré poids et qu'ils feraient pencher la balance du côté des expulsés.

Tonnerre de brest, ça n'a pas été fini ! Après, y a eu une kyrielle de délégués qui ont jaspé tantôt pour, tantôt contre : ça a duré toute la journée !

Voilà bien les conséquences de l'autoritarisme : on use le temps en babioles ; on n'en finit jamais de se chamailler.

Turellement, les socialos pisse-froid ne vont pas manquer de dire : « Hein, nous avons raison de vouloir expulser les anarchos, ils ont réussi à nous faire perdre toute une sainte journée. »

Bougres de jésuites, fermez votre plomb. C'est pas les anarchos qui ont fait perdre la journée, c'est vous ! Si vous aviez laissé l'entrée du congrès libre à tous les copains envoyés par des groupements, y aurait pas eu de chamaillerie.

* *

A la fin des fins, après bien des mic-macs de la part des pontifes, l'expulsion des anarchos est votée.

Le singe Singer, présidait avec ses millions ; il suspend la séance un quart d'heure, afin que ses larbins aient le temps de foutre une raclée à Landauer.

Oh mais, les grands pontifes auraient bougrement tort de croire que l'affaire est dans le sac !

Ils vont traîner cette exclusion des anarchos comme un boulet de cent mille kilos, rivé à la cheville.

Le congrès va se ressentir de leur vacherie, et c'est eux qui en dernier résultat seront les dindons de la farce.

Les délégués vont se séparer, ils ne resteront pas toujours sous la coupe et l'influence des papes.

Une fois rentrés chez eux, leurs quinquets s'ouvriront.

Et ça fera des anarchos !



Fumisteries électorales. — C'est la saison des bourdes, nom de dieu ! Reliquez plutôt les aminches :

L'autre matin, un quotidien qui a été opportuniste, boulangé et finit en barbotant chez les socialos à la manque, j'ai nommé la *Petite Publique Française*, débitait dans une de ses pissetières les frasques d'un candidat.

Tout y était, foutre, depuis sa première merde, dans sa première liquette..., jusqu'à son dernier boniment en réunion.

Mais le plus hurf, le voici : « en 1889, Fourrière fonde un journal socialiste, *Le Quatre-Vingt-Treize...* »

Ce caneton a eu un numéro !!

Oui, mille marmites, rien qu'un !!

Hein, voilà qui mérite qu'on envoie ce môme à l'Aquarium.

Fonder un journal... en tirer un numéro... à 500 exemplaires... Et s'en vanter !!

Ça mérite d'être bouffe-galette.



Kif-kif bourriquot. — A la Maison du Peuple, réunion un de ces derniers soirs :

« Oui, citoyens, l'égalité des salaires, j'en

suis ! Il faut que chaque prolo touche un minimum de cent sous par jour... »

Le jean-fesse, un birbe appelé Laurans, continuerait encore son discours, si un bon bougre ne lui avait richement coupé la chique :

« Oui, fumiste, on t'écoute ! c'est rien toc, ton égalité : tu veux bien qu'on nous aboule cent sous par jour, ... pendant ce temps, toi, malin, tu palperas vingt-cinq balles... »

Le candidat en est resté comme une tomate pourrie.

Hein, les camaros, c'est le cas de gueuler : des dépotés, n'en faut plus !



Civilisation à la mélinite. — La paix est faite avec les Siamois. Les Français redevennent frères avec eux, et en bons frangins, leur barbotent quelques millions, plus un sacré bout de territoire, — deux fois grand comme l'Alsace et la Lorraine.

Quoiqu'ayant tout à fait raison, le Siam a avoué qu'il avait tort.

Y avait pas mèche de faire autrement : Leurs canons portent moins loin que les canons *civilisateurs* français.

Et, plus sérieux : les culs-jaunes n'ont pas de mélinite !

ASTIQUAGES DE CONTRE-COUPS

Un sale baigne, c'est celui de Pleyel à Saint-Denis : on y fabrique des pianos.

Le patron, un petit jean-fesse nommé Georges Lyon, mène à Paris une vie de bâtons de chaises. Pourquoi se priverait-il de patachonner ? Grâce aux directeurs et aux contre-coups, son baigne va chouetter et ses prolos lui rapportent gros.

Quoique Saint-Denis soit un patelin riche à la hauteur, le baigne Pleyel est une sacrée jésuitière. Y a pas mèche de faire un pas dans l'usine sans risquer d'écrabouiller une nonne.

Entre autres saloperies, les cornettes font l'école aux gosses d'ouvriers... C'est pas forcé ! Mais le papa qui tient à ne être saqué à propos de bottes doit envoyer son loupiot chez les sœurs, — qui l'abrutissent le plus possible, turellement !

Le dimanche, un ratichon débite la messe dans une chapelle de la boîte. Les bigottes du patelin ne ratent pas d'y montrer leurs sales museaux de chouettes.

Un coup rigouillard, c'est le mercredi des cendres : un trou du cul se promène dans l'usine en secouant une grosse cloche « ti lin, ti lin ! » C'est un signal pour les apprentis qui doivent aller s'appuyer une messe.

* *

Ceci dit, que j'en vienne à l'astiquage de Charly, le contre coup des vernisseurs.

Le frère au contre-coup turbinait à l'atelier. C'est lui qui a tapé sur la gueule au salaud, tellement sa roserie le dégoutait.

Y a pas pire salaud que ce contre-coup. Ainsi, il ne veut pas que les prolos cassent la croûte dans l'atelier : « on ne fait pas de banquetts ici ! » qu'il ronchonne.

Et remarquez, les copains, que les ouvriers sont à leurs pièces ; donc, s'ils flânent cinq minutes, c'est pas le singe qui la danse.

Quand le frangin a eu bourré la gueule de Charly, le directeur les a fait rappliquer tous deux dans son bureau :

— Voyons, qu'avez-vous contre votre frère ?

— J'ai que c'est une bourrique, un bâton merdeux avec qui y a pas mèche de vivre...

— Il paraît que vous l'avez tapé ?

— Vous n'avez pas vu ? Oh bien, je vas vous donner une séance !...

Et sans plus de magnés, paf ! il envoie un pain sur la tire-lire au frangin... Pouf ! c'est un coup de caboche dans le ventre...

Le contre-coup n'était pas à la nœce, mille dieux !

Mais, fallait voir le raffut que ça a fait dans l'atelier : tous les camaros ont délié leur langue et en chœur ont entonné les *Insoumis*.

Y avait un tel bakanal que le directeur s'est amené : « Peuh, qu'il a fait, c'est les anarchos ! »

Eh oui, animal, c'était les anarchos ! Et si tu as eu l'air de les mépriser, c'est parce que t'as bougrement peur qu'ils ne prennent mesure de tes côtes.

L'astiquage de Charly t'a amadoué.

A la Vilette, dans un baigne du 166, rue de Flandre, un contre-coup a été aussi frotté de riche façon.

Les prolos ont assisté à l'astiquage sans broncher, — pas un n'a intervenu.

Si on n'était venu tirer le contre-coup des pattes du correcteur il n'en serait sorti qu'en compote !

Les bons bougres étaient tellement à cran contre le garde-chiourme que le patron au lieu de foutre le prolo à la porte, a balancé son contre-coup.

Voilà un résultat que les fistons n'auraient sûrement pas obtenu avec de la pâte de guimauve !

Babillarde Roubaisienne

Mon vieux Peinard,

Recausons de nos cipaux socialos : de toute la kyrielle de faits montrant que les socialos au pouvoir sont aussi jean-fesse que les autres partis gouvernementaux, rien n'est aussi raide que ce que je te signale :

Il paraît que le fameux programme municipal de Lyon dit de supprimer l'octroi... Je superpose que nos conseillers cipaux ont compris ça à l'envers, car c'est juste le contraire qu'ils ont fait.

A telle enseigne, nom de dieu, que dans les premiers jours de janvier 1893, pour nos étrennes, bien sûr ! la municipalité de Roubaix salissait les murs avec un nouveau tarif d'octroi. Les diminutions sont de sortie sur ce sacré tarif, — par exemple, les augmentations s'y remuent à la pelle.

Ainsi, sur tous les fromages (sauf le marolle et le hollandaise), les conserves alimentaires, les savons de toilette, les drogues ont été portés à vingt francs les cent kilos. Beaucoup d'autres choses sont à l'avenant.

Pour l'application de ces nouveaux tarifs, il a fallu augmenter de 28 le nombre des employés d'octroi. Vingt-huit nouveaux parasites sur le râble des prolos roubaisiens !

Dans leur programme nos édiles disaient : « Suppression de toutes les subventions. »

Pour se foutre d'accordéon avec cet article, il ont commencé par administrer huit cent baïles de subvention annuelle à une fanfare socialote (sans compter toutes les sociétés de miousique, harmonies, fanfares, orphéons, qui étaient subventionnées avant et qui ont continué à l'être.

Ça, c'est de la babiole, cré pétard ! Les camaros, ouvrez vos quinquets et reliquez le chiffre de la subvention aux théâtres. Roubaix en possède deux : dans l'un on joue le drame, dans l'autre on serine l'opéra. Eh bien, nos cipaux ont collé à chacun vingt-cinq mille balles par saison ! Et la subvention dure depuis deux années d'affilée !!!

Oh là, sont-ils bidards les prolos roubaisiens, s'ils n'ont pas de bricheton à se foutre sous la dent, ils peuvent au moins bouffer de la musique et du drame... à condition qu'ils aient le gousset garni de picaillons — sinon, bernique !

J'ai déjà signalé aux bons bougres qu'avant les élections, les candidats socialos gueulaient en réunions et écrivaient dans *Roubaix-Socialiste* : « Quand nous serons à la municipalité et que le préfet viendra à Roubaix, pour toute réception on lui foutra un gueuleton jusqu'il n'y aura qu'un plat de légumes, un plat de viande et de la bière. S'il n'est pas content, on l'enverra paître... »

Quelques semaines après, le préfet vint pour le conseil de revision et les cipaux lui servirent un gueuleton à chier partout.

Le *Père Peinard* parla de ça, à l'époque. Ça émoustilla les niguedouilles socialos qui brailèrent : « Tas de sales anarchos, nos cipaux ne sont élus que de quelques semaines et déjà vous les débinez dans vos canards. Attendez jusqu'à l'année prochaine et vous verrez s'ils ne tiennent pas leurs promesses ! »

Eh bien, nous avons attendu et nous avons vu, quoi ?

Que cette année-ci, quand le préfet est venu avec sa bande de traîneurs de sabres, la municipalité leur a payé, avec la monouille du populo, un gueuleton plus faramineux que l'année dernière. Cette bande de salops (le maire et ses adjoints y compris) ont tellement baffré que la forte somme votée pour le gueuleton a été insuffisante ; il a fallu revoter un second crédit pour boucher le déficit du banquet...

Mais, ceux qui ont été le plus salement roulés, c'est encore les instituteurs ; avant les élections, les candidats socialos les pelotaient : « Bons instituteurs, vous êtes les jardiniers de l'humanité ; vous instruisez les gosses, vous en faites des hommes, et patati et patata... si nous sommes élus nous augmenterons vos maigres appointements... »

Embobinés par cette promesse, les instituteurs poussèrent à la roue électorale.

Voilà les candidats élus. Ohé, les instituteurs, à la paye, amenez des voitures à bras pour emporter vos augmentations.

Oui, oui, mince d'augmentation !

Il y avait à Roubaix des cours d'adultes ou les jeunes prolos pouvaient aller perfectionner et arrondir leur faible savoir ; vingt instituteurs étaient employés à faire ces cours et trouvaient une petite rallonge à foutre au bout de leurs maigres appointements.

En arrivant à la Volière Municipale, sous prétexte de faire une économie, nos socialos déclarèrent que ces cours étaient inutiles et les supprimèrent carrément.

Après celle-là, pour aujourd'hui je pose ma chique.

Un zigue à la redresse.

P.-S. — A propos, y paraît que dans ma dernière babillarde, j'ai fanté : C'est pas *des* délégués qui ont reçu deux cents balles pour aller balader leur viande à Guise, c'est *douze*.

L'Affiche du Père Peinard

C'est avec le prochain numéro, et non avec celui-ci, que les camaros recevront en supplément, l'affiche du *Père Peinard au Populo*.

Si à cette occase des vendeurs désirent que leur expédition soit augmentée, qu'ils fassent signe illico.



MOUCHARD AMATEUR

Dijon. — Un copain, Monod, a collé à la devanture de sa petiote boutique un grand drapeau noir, avec l'inscription : « A bas les frontières ! »

Ça fait loucher les jean-foutre !

La rousse n'a-t-elle pas vu le drapeau, ou fait-elle semblant de ne pas le voir ?

Toujours est-il qu'un canard du patelin, le *Mal Public* a trouvé la circonstance chouette pour se foutre dénonciateur.

Dans un de ses derniers numéros, sous la signature d'un prétendu galonnard, ce canard insère une babillarde réclamant que les rousins s'occupent du drapeau.

Le prétendu galonnard voudrait qu'à défaut des sergots, ce soient les voisins de Monod qui décrochent son drapeau.

Mais voilà le hic, les voisins, — ou mieux les voisines du copain, — fréquentent trop les galonnards pour en pincer pour la patrie.

Aussi, quoique jemenfoutistes, c'est peut-être pas sans jubilation que les pauvres bougresses voient érit : « A bas les frontières ! »

Ça leur présage le jour où le militarisme étant foutu au rancard, elles pourront vivre autrement qu'en subissant la soldatesque.

MITRON ET RECORS

Deux charognes qui font la paire, ce sont les jean-foutre Vandenaible, boulanger dans la rue de la Pie, à Troyes, et son sale copain, le recors Dosnon.

Ces deux crapules se sont entendus pour emmerder les pauvres bougres dans les grands prix.

Y a peu de temps, un charpentier ayant la déveine de devoir quelques sous au Vandenaible, ne pouvait le casquer aussi vite que voulait le maudit mitron.

Pas de turbin et quatre momignards à faire croûter, — comment voulez-vous que le bon bougre crachât sa dette ?

Pas moins, la charogne de boulanger fout le recors aux trousses du charpentier. A peine le gas était-il embauché, pouf, une opposition à sa paie. Voilà de nouveau le ménage dans la dèche et les petits qui crient famine.

Et d'un, foutre !

Deuxièmo, c'est un zigue d'attaque que les deux bourriques essayent d'emmerder. Pour le coup, ça n'a pas été comme sur du velours.

Le copain devait 17 malheureuses balles au salop de mitron. Crac ! Voilà qu'une opposition dégouline sur le salaire... de la compagne du camarade.

La bougresse est à la redresse, elle a engueulé le crapulard d'huissier de riche façon : « Eh, animal, puisque t'es un marlou de la mère Loi, tu ferais bien de ne pas l'écornifler... »

Peust ! Il s'en foutait : le copain devait, il s'en prenait à la copine... c'est pas légal, — mais quand c'est un prolo qui écoppe, c'est toujours légal.

Le samedi, le Dosnon s'amène chez le patron de sa victime la gueule enfarinée : il croyait palper ! Il a eu du vent. La chouette fille n'a pas voulu accepter qu'on rogne sa paye. Outre ça, elle a lavé les boyaux de la tête au recors, et cela sous le nez des prolos et du singe !

Le Dosnon a juré de relancer la riche typesse dans tous les bagnes jusqu'elle ira turbiner. Seulement, le compagnon de la copine n'entend pas de cette oreille : il est tout disposé à foutre sur sa carcasse de recors une opposition qui ne sera pas piquée des vers.

Comme le Dosnon sait ce qui lui pend au nez, il s'est radouci, ayant déjà eu l'occase de se frotter au gas : c'était à la justice de pet, un jour d'audience : « Salop ! menteur ! » qu'il lui a craché au museau, et le populo de s'esclaffer.

Le mitron a eu son fade aussi : il passait dans la rue, le copain le raccrochè et lui lave les boyaux de la tête de riche façon. Il a débité un tel chapelet que le jean-foutre ne savait plus s'il était homme ou femme.

Ça, c'est bath, les fistons ! Ne vous laissez pas plumer en douceur, foutre. Montrez les dents et si ça ne suffit pas, mordez, nom de dieu !

DE PRISON EN PRISON

Sedan. — Voilà le compagnon Baiery de retour dans son patelin. Ce n'est pas trop tôt, nom de dieu !

Grâce aux roseries de cette vieille crapule de Balthazar, procureur de la R. F., il a fait la navette entre correctionnelle de Sedan et la Cour d'appel de Nancy depuis le mois d'avril 1892 jusqu'à maintenant.

Tantôt c'était pour avoir dit à l'argousin Godard que la rousse n'avait pas le droit de tout chaparder sous prétexte de perquisitions.

Tantôt c'était pour avoir déclaré au substitut Grillot : « Vous êtes encore trop jeune pour me le mettre ! »

Tantôt pour quelque autre balançoire.

Perquisitions, prévention, condamnations, toute la lyre, quoi !

Et, par dessus le marché, le copain étant tombé malade, une brute de vise-au-trou le forçait, sous menace de le faire foutre au cachot, à gober des remèdes de cheval, des drogues à lui faire rendre les pieds par la bouche. Plus le copain était attigé, plus les geôliers se gondolaient.

Enfin, on l'a foutu à la porte de la prison de Mouy, sans un sou et à moitié mort, et avec menace de le coffrer de nouveau pour vagabondage s'il ne trouvait pas illico un gîte et des moyens d'existence.

Sûr, les bons bougres de la région savaient déjà à quoi s'en tenir sur la magistrance.

Mais faut convenir que cette fois les juges ont forcé la dose des salopises.

Quel trio de cochons, ce Balthazard, ce Godard et ce Grillot !

Faire un balthazar avec les abattis du premier, défoncer le ballon du second et griller la hure au troisième, — voilà un bon programme.

Les zigues d'attaque de Sedan et des environs l'ont adopté, et quand ils pourront le mettre en pratique, ça sera pour eux une vraie partie de plaisir.

CHOUETTE TABLEAU

Villefranche. — Un môme d'une douzaine d'années avait choppé un pain chez une mitronne.

Dame, les miches enflaient si bien leur ventre à la devanture, ils étaient si dorés, lui faisaient tant les yeux en coulisse, ayant l'air de dire : « Croque-nous, petiot ! », que le gosse n'avait pu résister.

Faudrait n'avoir pas de boyaux pour rester froid devant une telle provocation.

Or, comme le loupot avait des tripes, — vides ! — il avait allongé la patte et avait bougrement bien fait.

Hélas, la suite fût pas drôle !

On amena le gosse devant des vieux macaques habillés en femmes. Installés au comptoir de l'injustice, ils s'apprétaient à faire payer au gosse son petit pain, plus cher qu'au marché. lorsqu'un riche sieu a foutu son grain de sel dans l'histoire.

« Ohé, les juges, vous n'avez pas honte ? gueule le copain Ducommun. Condamner un gosse... Ça me dépasse ! Je puis pas m'empêcher de protester... »

Et le riche sieu continue son pallas, expliquant que personne n'avait appris au gosse que les juges défendent à ceux qui ont le ventre vide de bouffer des petits pains, s'ils n'ont pas des ronds de métal à donner en échange.

Qui le lui aurait appris ? Sa mère ? Elle turbine du matin au soir dans les bagnes, pour faire croûter la petite famille.

Le copain a été si pathétique qu'il a tiré des larmes au populo présent. Tellement, nom de

Dieu, que les enjuponnés n'ont pas osé envoyer le moutard dans une maison de correction.

Ils l'ont acquitté!

Foutre, voilà qui prouve que les zigues d'attaque doivent profiter de toutes les occasions pour déroiser leurs idoche.

Y a rien de tel que la crânerie pour faire rentrer dans leurs coquilles, les souteneurs de la vache de Société actuelle.

SUR PIÉDESTAL

Les rues de Mézières étaient bougrement puantes, ces jours-ci.

On y voyait un tas de types de la gouvernance, parmi lesquels le général Loizillon, ministre de la boucherie, se faisait remarquer par ses zigzags de poivrot et par sa trombine de gâteaux.

Tout ça pour l'inauguration de la statue à Bayard, un individu qui faisait des épates à la guerre, il y a trois ou quatre cents ans.

Les jaspineurs officiels ont déroisé une sacrée ribambelle de pallas. Quand Loizillon a ouvert son plomb, y a eu un mouvement de recul dans la foule : tout le monde croyait qu'il allait dégober...

Il a récité en bafouillant une petite machine sur la loyauté et la bravoure de ce Bayard, qui était connu sous le sobriquet de « chevalier sans peur et sans reproche ».

Ne nous laissons pas monter le cou par les boniments des historiens et ce battage des matadors de la haute :

A voir la crapuierie et la lâcheté des culottes de peau d'aujourd'hui, y a pas moyen de couper dans les belles qualités des culottes de zinc d'autrefois.

DEUX POIDS ET DEUX MESURES

Puisque j'en suis à dauber sur ce sacré Bayard, que je jacte les frasques de deux fils à papa, Gillet et Colin.

C'est de la graine de cafards qui jette sa gourme.

L'autre soir, étant en bordée et sortant du claqué de Mézières, l'idoche leur est venue de démantibuler des réverbères.

Ils ont continué la rigolade en badigeonnant de merde la chemise à Bayard et en essayant de dépioter l'arc de triomphe.

Oh, foutre, je ne les blâme pas!

Qu'ils badigeonnent toutes les statues de Mézières, j'y vois pas de mal.

Mais ce que je veux relever, c'est la saloperie des juges. Eux qui sont si rosses quand des anarchos leur tombent dans les griffes ont été gentils au possible. Les deux moineaux n'ont été condamnés qu'à payer les dégâts... à peu près 600 balles.

Ah, si des anarchos avaient fait le coup, ce qu'ils auraient moisi en prison!

Et savez-vous, les camaros, que ça a pendu au blair de plus d'un : quand les bourriques se sont aperçus de la chose, ils l'ont mise sur le dos des copains.

Si un des fils à papa ne s'était fait paumer bêtement dans le claqué de Charleville, de sorte que tout s'est su illico, à l'heure actuelle y aurait au clou quelques anarchos innocents.

Et ils ne s'en tireraient pas avec 600 balles!

MINCE DE LAPINS!

Bièvre (Siene-et-Oise). — Sous l'ancien régime, les seigneurs accrochaient aux poignées les bons bougres assez lapins pour faire la chasse aux lapins.

Depuis lors, y a guère eu de changement : les gardes-chasses ont droit d'assassiner les braconniers, et c'est toujours un sacré crime de foutre un grain de sel sous la queue d'un lapin... quand on est un simple prolo.

Si on est au sac, ça change! Les richards peuvent tendre des pièges et paumer des lapins par douzaines, — ça leur est permis!

Turellement, les pauvres gas qui s'avisent de faire pareil, etrennent dans les grands prix, — s'ils sont pincés.

C'est ce qui est arrivé à deux bons fistons,

qu'un jean-foutre de garde, nommé Sagette, a pigés sur le tas. Ils ont été trimballés au clou, menottes aux pattes, et on les a laissés au ballon, quarante-huit heures sans bouffer.

Le populo du pays a trouvé ça infect, nom de dieu! Tout le monde rogne de voir pareille dégoutation.

Sur tout qu'à bien bien prendre les lapins sont des bêtes presque aussi malfaisantes que les richards, — ils ne se gênent pas pour bouffer les récoltes qu'ils n'ont pas semé.

Conséquemment, il devrait être permis à un chacun de leur faire la chasse. Mais non, les gros marlous de la haute se sont réservés ce privilège.

Aussi, les bons bougres du patelin sont en rogne...

Si le garde a le nez creux, et tient à ne pas se faire escraboillier le pif, kif-kif une pomme de terre pourrie, il filera doux... Car il me revient qu'à défaut de la hure de son patron, des chouettes zigues se rabattraient sur sa margoulette, qu'ils assaisonnaient aux marrons, avec bougrement de plaisir.

CHAUVE-SOURIS

Marseille. — Rien de dégueulasse comme le truc de la médaille décernée à un ouvrier qui, pendant trente années, s'est démoli la santé pour enrichir son patron.

Au bain de la chaudronnerie du chemin de la Madrague, on a joué dernièrement cette comédie.

Y a même eu un banquet.

Et, au dessert, l'exploiteur Favre a bavassé un pallas.

Heureusement, ça n'a pas été long, vu que mon cochon était saouil comme le tzar. Mais on a tout de même entendu, entre deux hoquets : « Mes enfants, je suis votre père... » et autres couillonnades.

Attention! le père des ouvriers va se montrer.

Cette semaine, un forgeron est dénoncé par un mouchard. Paraît qu'il avait perruqué et fabriqué quelques bricoles pour son usage personnel. Ça pouvait bien valoir dans les vingt ronds, comme matière première.

Rage du patron : il saque salement le type ; il le force à lire contre le mur une pancarte dans laquelle il l'insultait à toutes les lignes ; il le traite de propre-à-rien et de voleur devant le monde.

M'est avis que ces mots ne lui auraient pas mal convenu à lui-même. Fallait qu'il eût du toupet pour les appliquer à un prolo, sur le dos duquel il avait certainement gagné des milliers de balles.

Quant à la pancarte, elle concernait le forgeron, mais au fond, elle était insultante pour les camarades du type.

Cependant les niguedouilles n'ont pas rouspété.

Espérons que cette crapulerie de leur singe leur donnera à réfléchir, et qu'une autre fois ils seront mieux à la redresse.

En somme, pour empêcher de lire une pancarte, il suffit de clouer dessus celui qui l'a écrite, kif-kif une chauve-souris.

CONTRE-COUP CHAROIGNARD

Vienne. — Il y a au bain Bouvier, voleurs et Cie une sale bourrique comme contre-coup.

Le nommé Gémon à qui j'ai déjà frotté les fesses continue ses salopises avec les ouvrières qui n'ont pas une binette lui revenant.

Quand il y a quelques semaines je dus m'occuper de ce sale type, il gueula comme trente-six veaux, se posant en victime et jurant à qui voulait l'entendre qu'il était le plus honnête des ouvriers.

Des boniments tout ça!

Pour prouver son innocence, le birbe fit rassembler les tisseuses et se plaignit d'avoir été flétri par le Père Peinard. A l'une il disait :

« Y a belle lurette que je vous aurais foutue à la porte, si j'avais écouté le patron... Et vous aussi, qu'il dit à une autre... Et puis vous... »

Alors, quoi, toutes, mon cochon?

Pas bêtes, les bonnes bougresses ont demandé pourquoi on les aurait saquées. Et le garde-chiourme « la terreur des mouches à merde » répond des bêtises, bafouille, puis tout d'un coup entre en rage et déclare que s'il avait affaire à des hommes il pourrait se venger à son aise.

Toujours le même refrain! ces chameaux de contre-coups font des mistoufles à tout le monde et si on leur fout le pif dans leurs saletés, c'est encore eux qui se fâchent...

La Terreur avait promis de continuer ce qu'il appelle son service, — il est rien cochon, le service! — il tient parole!

Il vient de foutre à la porte une bonne bougresse qu'il accuse d'avoir détraqué son métier exprès.

Bougre de tourte, à qui feras-tu gober des machines semblables? La vérité est que la bonne bougresse n'est pas de celles qui approuvaient le salaud.

Et c'est pas tout; y a sept semaines une ouvrière se fit mal à une patte en turbinant, la voilà enfin guérie, elle retourne au bain... mossieu Gémon la renvoie au calendrier grec! Pensez donc, le type a donné le métier de la pauvette à sa chère moitié.

Autre chose: il est défendu d'aller aux chiottes à plusieurs, — les rassemblements de plus d'un sont interdits!

L'autre jour, trois tisseuses ayant quelques mots à se dire et ne voulant pas que ça tombe dans des oreilles mouchardes, violent l'interdiction.

Le garde-chiourme les voit. Ah malheur, ça n'a pas été fini! Mince d'engueulades, il les menace de les foutre dehors, les accusant d'aller aux goguenots pour faire des saletés.

Eh, carcan, il faudrait pour cela qu'elles foirent un contre-coup de ton calibre!...

La Terreur prétend être commandé par son singe. Rien d'épatant de la part d'un sale cléricochon comme le Bouvier.

Mais, nom de dieu, pourquoi lui obéir, et même le dépasser en charogneries?

UN FLIC PÉTROLE

Depuis quelque temps les bons bougres de Limoges n'ont pas à se plaindre outre mesure de leurs roussins.

Il a passé sur eux une épinémie de putasserie, et la plupart se sont établis marlous.

L'un d'eux, Fayet, les a même débarassés de son gnasse : il a foutu le camp avec une raccrocheuse surnommée « la Paysanne ».

Un autre, Chainé, était au pieu avec Valérie, une typesse de trottoir. Ayant la pépie, il se lève dans l'obscurité, pour siffler ce qui restait de vin blanc que la baladeuse lui avait payé avant de lui ouvrir son plumard.

Il agrippe le litron et boit à la régolade.

Houà! houà! houà! On l'a entendu gueuler jusqu'à deux kilomètres de distance.

Ce qu'il s'était enflé, c'était pas de la vinasse, c'était du pétrole.

Si un anarcho avait eu l'idoche de lui faire avaler une mèche, ma bourrique aurait pu jouer les réverbères pendant le reste de la nuit.

Pour la première fois un cogne aurait servi à quelque chose de propre.

A PENDRE

Rennes. — Les quatre cents esclaves de la fonderie Guy sont de plus en plus pressurés.

Toujours pleine de sollicitude pour les exploités, la gouvernance a enrôlé le patron de ce bain dans la légion d'honneur, il y a de ça deux ans.

Le vieux Guy gnol a été tellement joyeux de cette aubaine que, depuis lors, il renouvelle son ruban chaque mois: et toujours le nouveau trouve moyen d'être plus grand que celui du mois d'avant.

Ça flotte sur sa redingue, ça serpente, ça claqué, ça éblouit.

Tout le monde sait que le ruban rouge est l'insigne de la crapulerie ou de l'imbécilité.

Ce vieux rossard de Guy-bollard est à la fois une crapule et un imbécile.

C'est sans doute pour marquer cette double qualité qu'il porte un ruban d'une aune à sa boutonnière.

Autour de son cou, ça vaudrait mieux, — avec une branche au bout du cordon.

DU RABOT

Avignon. — Grand remue-ménage à la menuiserie Chevalier. Le copain Joseph Cialéro a taupé d'une façon mirobolante un sale casseur de sucre qui au lieu de jouer du riflard passe son temps à moucharder les prolos; puis le gas a réclamé son compte et il a plaqué la tourne en distribuant des affiches du candidat abstentionniste et en criant: Vive la Révolution anarchote!

Les esclaves de ce bagne sont rudement en rogne contre les exploiters.

Ils ne seront contents qu'après les avoir râlottés jusqu'à ce que le suif de ces cochons soit parti en copeaux.

RATICHON SALTIMBANQUE

Cherbourg. — Comme à vendre des orémus on n'empaume plus guère le populo, un ratichon, le jean-foutre Duquesnay, a monté un théâtre.

Eglise ou théâtre, c'est du même tabac, nom de dieu! Cabotin ou cafard, c'est kif kif bourriquot!

Turell-ment, faut carmer pour entrer à ce théâtre. Le frocard s'entend bougrement au commerce: c'est un rude youtre!

Y a des places pour toutes les bourses, deux sous, cinq sous, dix sous.

Quant aux pièces qui s'y jouent, ça fait la pige aux cantiques comme gourdiflerie.

Les affaires vont chiquement, aussi le Duquesnay étant au sac, paillarde à tire-larigot. Tous les soirs vers les 10 heures 1/2, il court les rues comme un maton en chasse.

Cré pétard, si on se foutait à couper la langue aux cléricochons pour les empêcher de miauler, le recrutement de cette vermine deviendrait rudement dur.

EXPLOITEURS CUMULARDS

Oh, oui, c'est des rudes cumulards, les fripouilles Albérigo et Pignot!

Ces chenapans sont entrepreneurs, armateurs, proprios de carrières au Roule, voire même banquiers.

Le Pignot n'a pas été toujours millionnaire: il fut un temps où il turbinait sur le port à quarante sous par jour. Il ne se souvient plus de ça!... Embauché chez Albérigo, il eut la roublardise d'engrosser la fille et de se marier avec.

Oh foutre, Albérigo ne pouvait pas mieux tomber, il avait un gendre digne de lui!

Le Pignot est jaugé à sa valeur: à preuve, un jour il eut la fantaisie de se porter conseiller cipal. Malgré la pression faramineuse qu'il exerça sur ses ouvriers, le chameau ne récolta pas une voix, — non, pas une, nom de dieu!

Comme veste, c'est tout plein hurf!

Quant à l'Albérigo, voici qui résume sa vacherie: l'autre jour, un mistouffier l'accoste, il avait faim. L'exploiteur l'entend: il se fout à lui débiter un pallas expliquant qu'il a tellement de pièces de cent sous qu'un camion attelé de trois canassons ne pourrait les trimballer toutes.

Autre chose: chaque fois qu'un entrepreneur qui n'est pas du pays s'amène pour une entreprise, les deux fripouilles vont le trouver et le pistonnent.

« Ne payez pas vos ouvriers 8 ou 10 sous de l'heure, qu'ils lui disent. Vous en aurez plus que vous voudrez à cinq et six sous... C'est le prix que nous payons... »

Oh, bon dieu, c'est-y crapule!

Si ces deux charognards recevaient autant de coup de pied dans le cul qu'ils ont fait de misères aux prolos, y a beau temps qu'ils n'auraient plus de fessier!

— Je voulais, en outre, raconter une autre de leurs crapuleuses exploitations et souquer un de leurs larbins, Auvray, capitaine d'armement... J'ai plus de papier, ce sera pour la semaine prochaine!

COMMUNICATIONS

PARIS

— Le groupe *Les Libértaires Ardennais* se réunit tous les mercredis 53, rue Louis-Blanc, à 8 h. 1/2 du soir.

— Les compagnons des 11^e, 12^e et 20^e se réuniront à l'avenir tous les samedis, à 9 h., chez le compagnon Mérieux, 83, rue des Haies.

Permanence tous les jours de 8 h. du matin à 8 h. du soir pendant la période électorale.

Les compagnons qui peuvent disposer de leur temps pour l'affichage sont priés de se rendre à cette adresse.

— Groupe de propagande anarchiste, réunion tous les samedis, dimanches et mercredis de chaque semaine, salle Bos, 121, rue Oberkampf.

Ordre du jour: Les prochaines élections; la propagande abstentionniste.

— Les *Enfants de la Nature*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, 118, avenue Kleber, salle Janton.

— Le groupe d'Etudes Sociales du XVIII^e se réunit tous les vendredis chez Boudinot, 96, rue des Martyrs.

Saint-Denis. — Le groupe anarchiste les *Incorruptibles* convoque tous les compagnons de la localité, ainsi que les lecteurs de la *Revolte* et du *Père Peinard*, samedi 12 août à 8 h. du soir, salle Benard, rue de Paris, près de la caserne.

Ordre du jour: Propagande à faire contre les élections.

Les candidats abstentionnistes sont priés d'y assister.

Gué-d'Hossus. — Les Anti-autoritaires, réunion des copains le 13 août, chez Blain, aux Paquis.

Les élections, causeries, chants et déclamations.

Amiens. — Dimanche 13 courant, à 5 heures du soir, salle Lévêque, réunion extraordinaire des anarchistes. Extrême urgence.

Tarare. — Les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Revolte* sont priés de se réunir le samedi 12 août, à 8 h. du soir, café Michel André, rue de la Goutte, quartier de la Courtille. Urgence.

Montpellier. — Le groupe communiste-anarchiste *l'Homme libre* se réunit tous les mercredis et dimanches, à 8 h. 1/2 du soir, au café du Plan-de-l'Olivier (1^{er} étage).

Les compagnons qui auront des brochures à nous offrir pour notre bibliothèque voudront bien les faire parvenir au compagnon Lenthérie, café du Plan-de-l'Olivier.

Aix-en-Provence. — Groupe anarchiste, réunion salle du café de l'Eden, tous les samedis soir, à 9 heures.

Bordeaux. — Les compagnons anarchistes se réunissent le jeudi et le samedi soir, et le dimanche toute la journée, 4, cours St-Jean, au débit.

Avis aux camarades de passage.

Saint-Etienne. — Dimanche 13 août, à 6 heures du soir, réunion de tous les copains, au local du groupe de Bellevue et Champagne, rue des Moutilliers, 3. Ordre du jour: Organisation de la chasse aux candidats.

Tous les compagnons sont priés d'être exacts.

Besançon. — Groupe indépendant d'études sociales, réunion tous les samedis, rue d'Alsace, 6, salle réservée, café des Bains, à 8 h. 1/2 du soir.

Tous les lecteurs du *Père Peinard* sont cordialement invités.

Lille. — Réunion tous les lundis soir, au Châlet du boulevard Victor-Hugo, 160.

Le Havre. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par Legougec, 108, rue de Perey.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Perpignan. — Le *Père Peinard* est en vente chez Joubert, kiosque du Palais, place Arago.

Grenoble. — Le groupe les *Semeurs Grenoblois* se réunit tous les jeudis et samedis de chaque semaine, 2, rue du Four.

Angers. — Les compagnons se réunissent tous les dimanches matins, chez Heriché, rue de Paris, 46.

Tous les ouvriers s'intéressant à la question sociale sont invités à venir discuter avec les anarchistes.

Cette. — Tous les anarchistes sont convoqués, en vue de la propagande à faire contre les élections, café du Gard, rue du Pont-Neuf.

Que les bons bougres qui veulent des affiches du Père Peinard au Populo ne lanterment pas, foutre!

Elles seront expédiées à raison de quarante sous le cent: envoyez les demandes à la vapeur.

Ce que je dis pour les copains de province, je le dis aussi pour ceux de Paris: qu'ils fassent vivement savoir le chiffre qu'il leur faut et le nom du candidat pour la fôôrme de leur quartier.

Les copains de province qui font des affiches ou publient des flambeaux divers au sujet des élections seraient rudement chouettes d'envoyer deux exemplaires de chaque au Père Peinard, 4 bis rue d'Orsel.

Dans les villes où il n'y a pas de vendeur du Père Peinard, les bons bougres n'ont qu'à le demander à la bibliothèque de la gare: S'il n'y est pas en vente le bibliothécaire le fera venir.

PETITE POSTE

A. Marseille — G. Brest — L. Nantes (tout reçu) H. Alais — P. Commentry — A. Estagel — F. La Machine — C. Romanèche — B. La Palisse. — B. Limoges — B. Trouville — T. Montpellier — B. Langon — D. Rennes — L. Anizy — L. La Réole — C. R. Letort — M. Armentières — L. Loudres — V. et D. Jailleu — F. Amiens — C. Châlons — O. La Couture — B. La Machine — V. Lille — H. Saint-Nadaire — N. Toulouse — M. Troyes. — F. Reims — L. Havre — D. Carmaux — C. Estissac — B. Agen — R. Ambroise — A. Vienne — A. Angers — A. Cette — V. Tulle — P. Saint-Etienne — P. Terrenoire — B. Lavaveix — T. Mézières, reçu galette, merci.

— Prière au compagnon Salat de Vienne, de dire s'il a reçu une lettre des compagnons Doré et Ballengheim.

— Bord. Mar: J'ai reçu, n'ai pas eu le temps de répondre.

— *Mér. de Doyet*: y a une lettre pour toi. P. R.

— Le compagnon Mercier, d'Angers, quittant cette ville avertit les copains de ne plus rien envoyer à son adresse.

— Cette, Dardenne: fais savoir ton adresse de la même façon.

— *Harmonie*: Vous renverrez le tout ensemble.

Souscription pour la défense de Gustave Mathieu

T. Nanteuil, 1 fr. 25. — Lanoire, La Réole, 60 c. (reçu par E. Mathieu, Béziers, 4 fr. — Guise, 8 fr. — St-Ouen, 7 fr.) — Report: 26 fr. 05 — Total: 46 fr. 90.

Pour Forest: Un abonné des C. L., 1 fr.

Pour pousser à la roue de la Sociale. —

H. G. Paris 20 fr. Châlons Magnete 0.50, Maignan 0.10, Michelet 0.25, Coulmier 0.50, un machiniste 0.10, un révolté 0.10, un partisan d'abstention 0.2, un dynamiteur 0.10 — Total 21.75.

L'Imprimeur-Gérant: DELALE

Imprimerie spéciale du Père Peinard
4 bis, rue d'Orsel, Paris



- Mossieu le curé, je viens vous chercher pour administrer not' femme.
- Nom de dieu de nom de dieu, on pourra donc pas faire un piquet tranquillement!